

XYZ. La revue de la nouvelle

Le portrait avale (plagiat)

Jean-Pierre April



Numéro 128, hiver 2016

Le double : l'autre, c'est moi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83954ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

April, J.-P. (2016). Le portrait avale (plagiat). *XYZ. La revue de la nouvelle*, (128), 53-61.

Le portrait avale (plagiat)

Edgar Allan Poe, Charles Baudelaire,
Jean-Pierre April

JE M'APPELLE Jean-Pierre Ménard, et je suis journaliste à Trois-Rivières. Pendant les dernières vacances de Noël, j'étais en visite chez ma sœur Gigi, à Danville, en Estrie. Au bout d'une journée, je me sentais coincé dans la maison ; il me fallait bouger, à l'extérieur. Nous sommes partis en ski tôt le lendemain matin, moi et Edward Allen, le nouveau compagnon de Gigi.

Edward est un anglophone qui s'exprime très bien en français mais, dans une langue comme dans l'autre, il parle peu. Ce qui me convenait tout à fait, du moins pendant l'excursion en ski de fond que nous avons partagée.

Bien que je sois journaliste, je ne suis pas loquace, comme si je me taisais pour écouter plus attentivement, ou comme si je ménageais mes phrases à l'oral pour mieux les exprimer à l'écrit. Qu'Edward soit lui aussi économe de ses mots me faisait donc plaisir. Je n'aurais pas aimé déambuler dans la grande nature avec un bavard, ce qui aurait gâché ma contemplation.

Le bavardage, c'est d'ailleurs la raison principale qui me fait fuir une autre activité sportive, le golf. Entre chaque green, entre chaque coup de bâton, de nombreux golfeurs se sentent obligés de débiter des inepties avec bonhomie pour meubler les longs temps morts. Dans les excursions en ski de fond, toutefois, que du temps vivant ! Et nous bougions suffisamment, Edward et moi, pour nous taire d'abondance, si on peut dire.

Edward, natif de Lennoxville, me servait de guide, bien qu'il fût nouvellement arrivé dans la région de Danville. Je me contentais de le suivre, ou de glisser à ses côtés. Tout se déroulait bien, sans aucune tension, car nous avançons au hasard de la chance, sans destination. Tous deux, nous 53

utilisions des skis Trysil Knut, fabriqués en Norvège expressément pour des randonnées hors-pistes. Ce sont des skis larges et robustes, avec une pointe bien haute, pour faciliter les déplacements dans la neige molle. Or, les vents avaient formé une croûte dure, si bien que nous filions à grande vitesse.

J'avais l'impression de découvrir un grand mystère blanc et paisible, au sein du paysage vallonné, illuminé par un soleil intense qui faisait chatoyer la neige lisse. Tous deux dans la jeune trentaine, en pleine forme, nous filions si rapidement qu'après quelques heures nous ne savions plus dans quelle région nous étions rendus. Peu importe, nous étions là où nous étions, nous nous y sentions heureux, immensément présents, tout à fait à l'aise dans l'environnement comme dans notre corps.

De temps à autre, dans les versants prononcés, nous glissions dans une sorte de douce griserie, les poumons gonflés d'air froid, les larmes aux yeux et le sourire fendillant nos lèvres gercées. Soudain, au beau milieu d'une glissade, mon ski droit a heurté un objet rigide à fleur de neige, une grosse pierre, invisible. Ma cheville s'est tordue et j'ai planté du nez sur la surface durcie. Quand Edward est venu me rejoindre, le sang dégouttait de mes narines, mais rien de grave de ce côté. La douleur, atroce, se concentrait sur ma cheville.

Impossible de continuer notre randonnée, avons-nous conclu rapidement, après mes efforts contre nature pour me tenir debout sur deux skis. Le simple contact avec mon ski droit m'empêchait de me déplacer. Je me sentais mal, plutôt coupable de gâcher notre excursion.

Par bonheur, Edward restait calme. Avec délicatesse, il a détaché le ski de mon pied droit, et il l'a rivé à son sac à dos. Puis il m'a dit de me laisser porter sur la jambe gauche et de m'appuyer sur son épaule.

— T'en fais pas, Jean-Pierre, on va se sortir de là.

Sa voix assurée m'a fait chaud au cœur. Pourtant, tout autour, nous ne voyions aucune route, aucune habitation, pas le moindre signe de vie. Mais Edward m'inspirait confiance.

Le poids que j'appliquais sur son épaule amicale lui rendait sûrement la tâche difficile, mais il prenait grand soin de n'en rien laisser paraître.

Une heure plus tard, au détour d'un petit boisé, nous avons aperçu une grosse maison en bois, noircie par les intempéries, enchâssée au creux d'un vallon. Aucun fil électrique n'y parvenait. On aurait dit une habitation oubliée, émergeant d'un lointain passé. Une demeure inhabitée, de toute évidence, puisque portes et fenêtres étaient recouvertes de planches.

Elle nous abriterait pour un temps, ai-je pensé. La nuit allait bientôt tomber et cette maison nous apparut donc comme un cadeau du ciel.

— On va s'y mettre à l'abri, dit Edward. T'inquiète pas, Jean-Pierre, il nous reste beaucoup de biscuits, on va survivre !

L'habitation, démesurée, appartenait à ce genre d'anciens bâtiments américains qui dressent le front dans les collines des Cantons-de-l'Est. J'y voyais un mélange de grandeur et de mélancolie. Un résidu, sans éclat, d'un monde perdu.

Les planches qui obstruaient l'entrée étaient vissées. Par chance, Edward avait emporté son canif suisse, doté d'un tournevis. Les vis étaient figées dans le bois glacé, mais Edward réussit à toutes les retirer. Je m'en voulais de ne pas participer à l'opération mais, depuis que nous étions arrêtés, la douleur redoublait, et je ne trouvais aucune position susceptible de la calmer.

Enfin, nous avons pu entrer, non sans un certain sentiment de violer les lieux, qui me semblaient appartenir à des gens de la haute société. Tout de même, pour le blessé déplorable que j'étais, cette maison me permettrait de passer quelques heures à l'abri.

— Pourvu qu'elle ne soit pas hantée ! ai-je soufflé avec un sourire incertain, sous le regard amusé d'Edward.

Curieusement, la maison était meublée, des assiettes vides étaient empilées sur un comptoir, deux livres étaient abandonnés sur une petite table. Ici et là, dans les chandeliers argentés, restaient des bougies à demi consumées. Tout 55

lissait croire qu'on avait quitté les lieux de toute urgence, et de façon temporaire. Mais le drame avait dû poursuivre ses occupants, qui n'avaient pu y revenir, sauf un, peut-être, pour barricader les ouvertures.

Malgré un certain inconfort, provoqué par notre intrusion illégitime, nous nous sommes installés dans une chambre spacieuse, meublée avec soin. Elle était située dans une tourelle à l'écart du bâtiment. Sa décoration était riche, mais antique, plutôt délabrée. Les cloisons étaient recouvertes de tapisseries vieilles, aux motifs tourmentés. J'ai remarqué une quantité prodigieuse de peintures modernes, très stylées, dans des cadres dorés, comprenant des entrelacs d'un goût arabisant.

Ma blessure me mordait la cheville, j'avais du mal à respirer à fond, la fièvre menaçait de me faire dériver en eaux troubles. J'étais porté au délire, je le pressentais. Toujours est-il que j'ai pris un profond intérêt aux peintures accrochées aux cloisons. J'en découvrais dans tous les recoins, vraiment multiples, en raison de l'architecture complexe de la maison. Des portraits de personnages sévères et obséquieux habitaient la pièce; ils nous dévisageaient, l'air de dire : pourquoi nous dérangez-vous ? J'étais troublé; de son côté, Edward restait impassible.

Comme l'obscurité menaçait de nous envelopper, j'ai suggéré à Edward d'allumer un candélabre à plusieurs branches et d'ouvrir tout grands les rideaux de velours noir, garnis de crépines, qui entouraient l'un des deux lits, le plus douillet, qu'Edward m'a invité à occuper.

Avant de se coucher, Edward s'est retiré dans le corridor pour téléphoner à Gigi. Non pas pour dissimuler sa conversation — je l'entendais très bien —, mais sans doute pour se concentrer, ou pour mieux exprimer ses sentiments amoureux. J'ai noté qu'il cherchait à rassurer Gigi.

— Nous sommes allés trop loin pour revenir à temps, lui disait-il en substance. La nuit nous a surpris. Mais nous avons déniché une sorte d'auberge... Une vaste maison victorienne, décorée à l'ancienne... Jean-Pierre ? Oh ! il est

56 exténué, le pauvre ! On dirait qu'il ne se sent pas vraiment

en forme. Il était temps de nous arrêter... Oui, demain matin sans faute... Je t'embrasse... Fais de bons rêves !

Quand il est revenu dans notre chambre, il souriait, satisfait d'avoir pu sécuriser Gigi. Devant ma mine sceptique, il a voulu dissoudre toute ambiguïté :

— Mais non, je ne lui ai pas menti. J'ai évité de lui dévoiler toute la vérité, pour le moment. Pourquoi l'aurais-je inquiétée ? Et toi, cesse de te tracasser : demain matin, je retourne à Danville et je reviens te chercher avec une moto-neige en remorquant un long traîneau, pour toi, bon prince !

Edward se montrait enjoué, toujours égal à lui-même, n'offrant aucune prise à l'inquiétude. Il se laissa tomber sur le lit voisin, dans une zone d'ombre ; il me souhaita de trouver le sommeil malgré ma cheville enflée, et il s'endormit aussitôt, comme un enfant épuisé d'avoir beaucoup joué.

Si la douleur m'empêchait de m'assoupir, je devais au moins me consoler en regardant ces peintures. Qui plus est, je pourrais me consacrer à la lecture d'un petit volume que j'avais déniché sous mon oreiller. Il contenait l'appréciation et l'analyse des tableaux. Un peu plus et j'aurais cru que le propriétaire des lieux y avait laissé ce carnet en guise d'introduction pour un éventuel visiteur. J'ai considéré ce document comme un cadeau, il me dirait tout de ce que les portraits taiseaient.

J'ai lu longtemps, et plus encore. Outre les indications concernant les tableaux présents dans la maison, le carnet faisait souvent référence à un portraitiste influent, le réputé Robert Matthew Sully, qui fascinait le rédacteur, un certain « E. A. P. », était-il écrit à la dernière page. J'étais plongé dans une concentration religieuse, presque dévote. Les heures s'envolaient, aussi rapides que chargées d'émotions. Dans ma bulle de lumière, j'échappais aux ténèbres, et à la douleur, que je ne ressentais plus.

Un moment, pour remédier à je ne sais quel malaise, j'ai jeté un coup d'œil à mon ami. Edward dormait bien. Il souriait, comme s'il rêvait au bonheur, et j'ai pensé que Gigi habitait son rêve.

Malgré ce réconfort, la position du candélabre me déplaisait. Je me suis dressé sur une jambe, avec précaution, pour éviter de déranger mon compagnon assoupi, et j'ai placé le grand chandelier de manière à diriger sa lumière en plein sur le livre.

Par malheur, mon action a produit un effet absolument inattendu. Les rayons des nombreuses bougies sont alors tombés sur une niche de la vaste chambre. Jusque-là, une des colonnes du lit l'avait noyée d'ombre.

Dans l'éclairage vif, j'ai découvert une peinture remarquable, le portrait d'une fort jolie fille, déjà mûrissante, presque femme. Son regard était posé sur moi, saisissant : il vivait !

Aussitôt, j'ai fermé les paupières. Je voulais gagner du temps, pour évaluer ma situation. En fait, je devais m'assurer que ma vue ne m'avait pas trompé. Je cherchais à me calmer, pour préparer mon esprit à une contemplation plus froide, plus sûre.

Enfin, j'ai ouvert les yeux à ce tableau. Le modèle du portrait m'attendait. Un instant, nos regards se sont croisés. Puis, ses pupilles se sont voilées, figées dans la peinture et la tristesse. La jeune femme m'offrait une expression de soumission, comme si elle était condamnée par l'art qui la fixait dans le temps.

Impossible de douter, je voyais de tout mon être, comme jamais je n'avais vu. Le premier éclair de lumière sur cette toile avait dissipé la stupeur rêveuse qui m'envahissait. Tout d'un coup, j'étais rappelé au vif de la vie.

Quel portrait séduisant ! Ce n'était pourtant qu'une tête avec des épaules, tout simplement, dans une présentation classique. Par contre, les bras, le sein, et même les bouts des cheveux rayonnants se fondaient, insaisissables, dans l'ombre vague mais profonde qui servait de fond à l'ensemble. Le cadre ovale, magnifiquement doré, était guilloché selon la vieille esthétique moresque. En tant qu'œuvre d'art, rien de plus admirable que la peinture elle-même. Mais ce

beauté du modèle qui m'a impressionné si vivement. C'était sa vie. Cependant, je n'arrivais pas à croire que mon imagination, émergeant d'un demi-sommeil, ait pris la jeune fille pour une personne animée.

J'ai vite considéré que les détails du dessin, le maintien rigide du modèle et l'aspect du cadre devaient me préserver de toute illusion, même momentanée. Néanmoins, je suis resté assis mollement, une heure entière peut-être, les yeux rivés à ce portrait.

En fin de compte, j'ai cru découvrir le secret de son effet, et je me suis allongé sur le lit. J'avais compris que le charme de la peinture résidait dans une expression saisissante, inspirée par la vie même. Ce charme m'avait d'abord fait tressaillir, puis il m'avait confondu, subjugué.

Non sans une certaine épouvante, mais toujours respectueux, j'ai vite repris le volume qui contenait l'analyse et l'histoire des tableaux. J'étais avide, j'allais découvrir l'envers du portrait, j'assisterais à sa naissance ! Je devenais insatiable, en fait, et tout aussi excité ! J'ai vite trouvé le numéro qui désignait le portrait ovale, pour lire le saisissant récit que voici.

C'était une jeune fille d'une très rare beauté. En toute occasion, elle se montrait attachante, lumineuse et pétulante, folâtre comme un faon. Sans relâche, elle chérissait tout un chacun. Jamais une telle fille, si débordante de gaieté, n'aurait dû rencontrer, aimer et épouser le peintre ! Cet être passionné, studieux et austère avait déjà trouvé épouse dans son art. Un jour mauvais, la gravité de l'art devait la figer. Elle avait éprouvé un choc terrible lorsque le portraitiste l'avait informée de son désir de la peindre. L'invitation, incontournable, lui paraissait une malédiction.

Depuis lors, elle haïssait l'Art, son rival. Elle détestait poser, immobile, ainsi départie de son énergie. Plus que tout, elle redoutait les outils fâcheux qui la privaient de son amoureux, la palette, les brosses et les pinceaux. Pour lui, des instruments de plaisir ; pour elle, ceux de sa torture.

Mais cette tendre fille, tout à fait humble, obéissante, restait assise avec douceur, pendant de longues semaines, dans la haute chambre de la tourelle. À travers la verrière du plafond, une lumière intrusive éclairait sa peau pâle, lustrant la chair qui s'étiolait.

Le peintre plaçait tout son orgueil dans cette œuvre, qui avançait d'heure en heure, de jour en jour. C'était un être obsessionnel, qui se perdait en rêveries. Il ne voulait pas voir que la lumière, lugubre, qui tombait dans cette pièce isolée desséchait la santé et les esprits de sa femme. Il aurait dû s'en rendre compte : il devenait visible qu'elle languissait, départie de tout espoir.

Cependant, elle souriait toujours, sans jamais se plaindre. On doit ici concevoir que le peintre jouissait d'un grand renom. Elle voyait bien qu'il tirait de sa tâche une fierté brûlante, vive comme le vice. Il en était venu à travailler nuit et jour pour peindre celle qui l'aimait si fort.

Pendant ce temps, elle devenait plus languissante, plus faible.

Quand la besogne fut arrivée à sa fin, l'artiste ne voulut admettre personne dans la tourelle. En fait, l'ardeur qu'il avait consacrée à son ouvrage lui avait fait perdre l'esprit. Il détournait rarement les yeux de son tableau, même pour regarder la figure de sa femme. Il refusait de constater que les couleurs étalées sur la toile semblaient tirées des joues de son modèle, devenu anémique, tout près de lui, et si loin en même temps.

Des semaines plus tard, quand il ne resta plus qu'à déposer une retouche sur la bouche et un reflet sur l'œil, l'esprit de la jeune femme palpitait faiblement. Comme une flamme essoufflée dans le bec d'une lampe dont le carburant menacerait de manquer. Alors, le peintre a donné la touche finale ; délicat et solennel, il a placé le glacis. Puis, pendant un moment, il s'est tenu en extase devant le travail qu'il avait accompli.

Tout à coup, comme rejoint par une stupeur qu'il avait
60 repoussée jusque-là, il s'est mis à trembler. Rapidement, il

est devenu très pâle. À la fin, frappé d'effroi, il a crié d'une voix éclatante :

— C'est la Vie elle-même !

Aussitôt, il s'est retourné vivement pour regarder sa bien-aimée.

Elle était morte ! La peinture avait avalé sa vie.